

18 mars 2018

Dominical (Diari de Girona)

Reportage: Deux regards à la frontière

TEXT **MATÍAS CROWDER**

Deux regards à la frontière

Cayetano Martínez a photographié et documenté toutes les bornes de la frontière entre l'Espagne et la France qu'il y a dans les comarques de Gérone; Marco Noris a transformé ces marques en matériel de base de son projet artistique.

Guidés par la soif de connaissance ou poussés par le désir d'exprimer à travers l'art la fusion de l'histoire et du paysage, des chemins parallèles mènent Marco Noris et Cayetano Martínez à parcourir les bornes de la même frontière, celle des Pyrénées dans les comarques de Gérone. Des bornes frontalières qui parcourent le long de leurs pics, pénètrent dans leurs bois et apparaissent même dans la grotte la plus inexorable et perdue.

Suivre les bornes n'est pas une tâche facile. Pour les protagonistes de ce reportage, ce sera une lutte contre les conditions défavorables d'un paysage unique, les Pyrénées de Gérone, et un chemin intérieur qui les changera comme personnes. Combat qui les plonge dans une véritable aventure après sa piste.

À côté de vieux bunkers, au milieu des villages frontaliers, ou enterrée sous la mauvaise herbe, la pierre des bornes de la frontière, avec le pas des décennies, est témoin de batailles, du passage des troupes républicaines qui fuyaient du franquisme, de l'histoire de l'exil de milliers de réfugiés. La frontière devient vite immatérielle, pleine des légendes qui se perpétuent dans le temps. Marco Noris et Cayetano Martínez parcourront les chemins qui rejoignent les bornes et reformuleront la réalité de la frontière.

L'ART À LA FRONTIÈRE

L'expérience sera intense, physiquement dure. La rudesse qui commencerait pour l'artiste italien, résidant à Barcelone, Marco Noris (Bergame, 1971), dans la même organisation du projet. Il ne s'agit pas seulement de planifier une traversée par la montagne (de l'Andorre à Portbou, dans ce cas), avec ses problèmes de ravitaillement, il s'agit aussi de faire possible la création de 200 petites peintures à l'huile —technique qui nécessitait des jours de séchage—, et le faire en suivant de directives qui ne peuvent pas être contrôlées, comme le lieu et le moment dans lequel les peindre. Résoudre le transport et le support, réduire le poids et le volume, en limitant au minimum l'intervention de l'extérieur, pour que l'expérience ne perde pas le sens, sera essentielle pour le début de l'aventure.

L'idée qui guide Noris est la continuation d'un travail sur le thème de la mémoire historique, de l'exil et des migrations, où il utilisait déjà le paysage comme cadre et comme frontière, comme lieu de passage entre la réalité physique et émotionnelle. Hommage en même temps vers les immigrants qui ont traversé et continuent de traverser des frontières à la recherche d'une meilleure vie ou pour le même besoin de survivre. Presque 300 kilomètres de frontière c'est tout un pèlerinage des hauteurs à la mer, où l'artiste devient une *tabula rasa*.

Déjà à la frontière, le rythme de travail est si intense que Marco Noris doit combiner peinture et dessin pour respecter le calendrier qui a été marqué. L'itinéraire est programmé en détail pour les conditions logistiques. Il est accompagné par Amaranta Amati, guide de montagne qui l'aide dans la planification de la route, l'organisation du calendrier et de la

nourriture. Ils mangent peu, ce qu'ils peuvent porter avec eux, les fruits secs, les pâtes et le riz déshydraté. Ils dorment dehors où ils arrivent avant qu'il ne fasse noir; ils restent également quelques jours dans un camping à Puigcerdà, passent quelques nuits à Pertús et à Portbou, et quatre nuits en refuges.

Ils suivent la ligne de la frontière, souvent par de petits sentiers ou en dehors d'eux; ils se croisent avec très peu de gens. Seules les espèces animales leur tiennent compagnie: des mouflons, des marmottes, des renards, des chevreuils, des sangliers, des chèvres, des moutons, des vaches... La traversée permet de parcourir une grande variété de terrains, de traverser de petits sentiers, des pistes forestières et des côtes abruptes. Ils traversent des champs, montent de hautes montagnes et parcourent de nombreuses forêts, des forêts de hêtres, des pinèdes, des buissons, des chênaies.

La frontière par laquelle ils passent est trempée d'histoire. Celle de centaines de milliers de personnes en fuyant de la barbarie fasciste, comme la souffrance sur les camps de concentration d'Argelès et de Ribesaltes. La petite fille sans jambe du monument dans le Vajol, l'histoire romaine dans ses vestiges au Pertús et Costoja. La fin dramatique de Walter Benjamin à Portbou et les traces de rituels païens et de fables de l'Alt Empordà. Les chants antifascistes des survivants de la Brigade Mixte N.143 à Bourg-Madame, l'embuscade franquiste à quelques maquis dans le Pla de Collants. L'histoire de Quico Sabaté et son parcours à travers l'Hostal de la Muga. Les anciens métiers, la disparition de la culture rurale et l'apparition du tourisme d'hiver, la transformation de la contrebande en vente d'alcool, de tabac et de sexe au Pertús...

«Je pourrais continuer à décrire des vies, il y a beaucoup de couches d'histoire à la frontière, la parcourir a été une manière de passer comme par un film, un voyage dans le temps révélant des couches et des couches», assure l'artiste. «Aux frontières on visualise les drames et les contradictions de notre monde, ainsi que l'hypocrisie et la petitesse des pouvoirs politiques et économiques. Mais en regardant d'un autre point de vue et en pensant aux Pyrénées, les cols ont aussi eu la fonction de pas des gens, du bétail et des marchandises; la frontière a toujours été un lieu de rencontre, d'échange et de collaboration. En voulant, la frontière pourrait être un métissage et non l'exclusion».

RÉFUGIÉS DANS LA TEMPÊTE

Le quatorzième jour de traversée, en descendant du Pla de les Maçanes à travers une forêt en dehors du sentier, ils se trouvent attrapés par la tempête. Complètement détrempés, parmi les ronces et les sous-bois, ils réussissent à trouver un refuge dans les ruines de l'Hostal de la Muga, un bâtiment lugubre qui transpire l'histoire de chaque pierre. Là, parmi les décombres, ils tendent leurs vêtements et improvisent un feu de joie.

«Soudain, pendant quelques heures, nous sommes devenus des réfugiés, dans le sens le plus pur, sans mobile ou GPS, complètement isolés, la réalité nous force à mettre en scène ce à quoi nous rendions hommage. Ce jour-là, nous avons traversé la frontière entre le sauvage et le civilisé. Des mondes parallèles à peu de kilomètres qui n'arrivent jamais à se toucher. Malgré tout ce que fait l'être humain pour essayer de se protéger, le sauvage est très proche, nous le portons à l'intérieur.»

L'expérience suppose de plus un vrai master d'alpinisme pour Noris, qui quitte Barcelone sans même savoir comment mettre son sac à dos et arrive au dernier jour en guidant un petit groupe à travers la tempête. Les vaches, toujours si calmes et tranquilles, sont un excellent exemple dans les moments les plus difficiles. «Soyez vache», se dit l'artiste. «Si elles le peuvent, pourquoi pas vous?» Presque à la fin du parcours, Noris trouve une dent de vache qui semble être une excellente récompense d'apprentissage. Dès lors il l'aura dans sa table d'étude pour qu'il n'oublie pas: «Sois vache, Marco, sois vache».

«C'était un processus de détachement, de renoncement et de transformation. J'ai quitté Barcelone le jour de l'attentat (17 août 2017), avec beaucoup de stress et de douleur; j'ai abandonné mon identité par les crêtes de Núria, je suis devenu une montagne et une frontière, je suis devenu le terrain sur lequel je marchais et je suis arrivé à la mer en silence». Le voyage devient un chemin intérieur. «Il y a beaucoup de frontières, une pour chaque lieu et une pour chaque personne qui la croise; le concept de frontière est large comme chacune d'elles, je ne peux pas changer une chose en changeant, mais j'ai pu enrichir mon idée d'elle, lui donner un visage de plus, le mien».

Au bout du parcours, il reste encore la plus difficile des bornes à peindre. Celle qui se trouve dans la Cova Foradada. Noris décide de faire le voyage en bateau, seul moyen d'accès. Là, sans hésitation, il saute dans l'eau et il y arrive dedans en nageant, en chargeant le matériel pour peindre sur une table de natation. Déjà dans la grotte, sur un rocher, tremblant par le vent froid de la tramontane, il peint la dernière borne du voyage.

Le chemin, parcouru l'été 2017, a donné ses fruits: un total de 212 tableaux, dont 82 sont des peintures à l'huile, 9 techniques mixtes et 121 dessins. Ils ont déjà été exposés au Musée Mémorial de l'Exili (Mume) de La Jonquera et continuent dans le présent son périple dans des expositions. Marco Noris prépare une publication produite par La Capella, Institut de Culture de Barcelone, publication qui sera présentée en avril avec les pièces réalisées dans le chemin.

ATTIRÉ PAR LA FRONTIÈRE

Pour Cayetano Martínez (Gérone, 1969), tout a commencé l'été de 2013, quand il se trouvait sur la plage en train de lire un livre sur le village de Portbou. Entre ses pages, lui a réveillé la curiosité une photographie d'un nombre énigmatique sous une croix, gravées sur une grande pierre de la montagne sous laquelle il se trouvait en ce moment. Ils ont résulté être des marques qui font partie du abornement de la frontière franco-espagnole, depuis la mer Méditerranée jusqu'à la mer de Gascogne, selon le Traité des Pyrénées de 1659.

Dans ces dates, Martínez faisait des excursions périodiques à travers l'Albera, alors il décida de localiser et de photographier toutes les bornes frontalières qui apparaissaient dans le livre, correspondant à la municipalité de Portbou, de laquelle il connaissait déjà toute la côte, mais pas sa montagne. Ce qui suivit devint presque une manie, il y avait quelque chose de la frontière qui l'attirait et qui avait à voir, en même temps, avec une recherche personnelle.

En faisant le chemin, il découvre que l'entreprise qui vient de commencer ne sera pas si agréable qu'il l'imagine, car à la Frontière lui semble bon de quitter de temps en temps le chemin marqué par l'homme, pour suivre son propre chemin. Afin de localiser toutes les bornes frontières qui lui manquaient, il ne suffirait pas d'avancer en suivant les indications des routes locales. Il aurait besoin d'examiner au détail la cartographie, de faire des recherches dans le réseau de réseaux, d'explorer des sentiers ardues *in situ* et surtout de marcher pendant des journées entières, sous des conditions défavorables telles comme la chaleur extrême, le froid rigoureux des Pyrénées en hiver ou étant puni par la tramontane, avec des rafales de vent d'ouragan qui ne veulent rien savoir des saisons ou des frontières.

Quelques bornes frontalières se trouvaient, dans cette époque, à l'abri des regards forains, cachées derrière une épaisse couche de ronces et d'orties, ou enterrées sous une couverture de feuilles mortes, déjà bien entré l'automne. Elles n'ont pas été peu nombreuses, les journées de défaite, où il rentra chez lui sans avoir rien trouvé. Mais à la fin l'entreprise n'est pas été en vain.

Quand il a complété la totalité des points de repère frontaliers situés dans la municipalité de Portbou, il a continué avec ceux de Colera, puis ceux de Rabós, et ainsi de suite jusqu'à ce

que toute la région d'Alt Empordà soit accomplie, puis il a continué vers La Garrotxa et Le Ripollès jusqu'à finir toute la frontière de Gérone dans la comarque de La Cerdanya.

Cette fascination par la frontière, qui commença comme une simple excursion à travers l'Albera, finit par devenir, selon Cayetano Martínez, en son «Camino de Santiago» personnel. Pour chaque borne, il y avait un chemin à parcourir, une photo qui se convertissait en beaucoup plus qu'un trophée, un périple intérieur de réflexion et de connaissance. Le pas suivant consistait à renverser le résultat de tout le travail qu'il avait réalisé sur un site web, www.mojonesdelospirineos.com, qui peut être visité aujourd'hui et qui contient les photographies et la localisation de chacune des bornes frontières, à part d'autres informations connexes.

DES BORNES IMPOSSIBLES

La borne la plus difficile d'accès est sans doute la 542, située sur le lit du Riu Major, dans un endroit connu comme l'Era de les Mongetes, à Albanyà. L'itinéraire pour arriver est très embusqué et perdant. «Au moment de la localiser, je n'avais aucun appareil de type GPS, j'ai donc dû demander l'aide inestimable de Serge Poncet et Jean Iglesias, deux grands experts en bornes», commente Martínez.

«Il y a quelques bornes qui m'ont coûté de trouver, surtout parce qu'au début je suis allé avec la carte imprimé sur papier et je n'avais pas les facilités qui existent maintenant pour te situer dans un point géographique. Je me souviens par exemple de la 596, située dans le Coll de Tarabaus (Portbou), qui quand la peinture blanche s'est effacée restait très camouflée avec l'environnement. J'ai dû aller jusqu'à trois fois pour la trouver. La 543, dans la Collada d'en Proi (Albanyà), m'a aussi coûté beaucoup, ainsi que la 481, qui se trouvait à l'intérieur d'une propriété privée et dans un lieu envahi par la végétation. La 467/1 était particulièrement difficile à localiser parce qu'elle était littéralement enterré dans un champ d'orties, à côté de la voie du train de Barcelone à Tor de Querol, à Puigcerdà.»

Pour Martínez, c'était un moment spécial pouvoir arriver à voir en personne la borne 602, située à l'intérieur de la Cova Foradada, à Portbou. «Je connaissais des gens qui avaient accédé par mer, par terre c'est pratiquement impossible, avec l'aide d'une barque ou dans une pirogue. Je m'ai rapproché tout ce que j'ai pu par terre, puis je me suis jeté à l'eau et je suis allé en nageant jusqu'à arriver. La surprise était quand j'ai pris mon appareil photo, qui était très protégé —ou du moins je le croyais— et il était complètement trempé, donc je n'ai pas d'aucune photo de cette borne, pour l'instant...».

Quel est le sens de mettre une borne à l'intérieur d'une grotte inaccessible, comme La Foradada? Martínez l'explique dans le désaccord pour décider où la frontière se terminerait du côté méditerranéen. À la fin, on a décidé de placer la dernière borne à l'intérieur de cette grotte avec deux entrées, de sorte qu'on peut accéder, par exemple, du côté espagnol et sortir à travers le français, ou vice versa.

Aujourd'hui, il n'y a pas de bornes «tricheuses», comme remarque l'expert, puisque sa situation est parfaitement contrôlée, tant par les autorités espagnoles comme par les françaises, à travers les moyens de géolocalisation les plus modernes. «Une autre chose c'est qu'autrefois il y a avait des changements de position de bornes, quand il était noir et avec trahison, pour obtenir avec cela un peu plus de terres pour son propre usage.»

«Ce que c'est vrai est qu'il y a des exceptions dans le Traité des Pyrénées. La frontière devrait passer par l'axe des Pyrénées mais ce n'est pas ainsi dans certains cas, comme par exemple le village de Costoja, le Sanctuaire de la Mare de Déu de les Salines, le Fort de Bellaguarda... L'exemple le plus clair de ces exceptions est la vallée d'Aran, qui est l'espagnole malgré être situé sur la face nord des Pyrénées». Curieuses sont aussi les bornes qui se

trouvent au milieu du noyau urbain du Pertús et du quartier d'Els Límits, appartenant à la municipalité de La Jonquera, qu'elles séparent en deux. On peut, par exemple, garer la voiture sur le territoire français et baisser de la même sur le territoire espagnol.

Quelques bornes se trouvent dans des lieux historiques éminents, comme celui du Coll de Panissars, un point d'union entre la Via Domitia, qui croisait la Gàlia jusqu'à arriver à Rome, et la Via Augusta, qui croisait la Hispanie jusqu'à la lointaine Cadix (Gades). Là se trouve l'une des bornes les plus anciennes, une pyramide de 1764. Quand Marco Noris s'est proposé le projet de retraiter chaque borne, Cayetano Martínez lui a été d'une aide indispensable pour parcourir le chemin. Personne comme lui ne connaissait avec une telle précision l'emplacement de chacune.

Le chemin des bornes, qui a commencé comme une curiosité, est devenu avec le temps une expérience personnelle. «Si j'ai appris quelque chose durant ce long parcours, dans lequel j'ai trouvé des grands amis comme Serge, Eef, Jean, Charles, Josette, Alain-Pierre, Marc, Joan, c'est que la frontière qui avant nous séparait maintenant nous rapproche», apostille Cayetano Martínez à la fin de l'interview.